

Liturgie et cohérence : le sens du tout

Vous savez la meilleure ? Le meilleur des enseignements, c'est la liturgie. On apprend énormément dans la liturgie.

Alors, qu'est-ce que vous voulez faire ? Je vous propose un programme, et si on a un tout petit peu de temps après... mais on a peu de chances, on n'a qu'une grande demi-heure en fait.

Hier, mes sœurs m'ont demandé de faire un petit lien entre la présence réelle et l'adoration.

Peut-être se rappellent-elles que quand on était petits, notre maman nous racontait que, quand elle-même était enfant, sa maman avait une bonne qui s'appelait Philomène. Philomène « se taillait une messe » à Saint-Pierre du Gros Caillou. Comme il y avait des messes toutes les heures, elle arrivait n'importe quand et restait jusqu'au même moment de la messe suivante. C'est astucieux !

Mais en pensant à cela tout à l'heure, je me disais qu'il y a toujours le risque de « chosifier » l'Eucharistie. La liturgie eucharistique rentre dans un ensemble. Étienne me le disait tout à l'heure, et c'est le lien avec l'Évangile d'aujourd'hui : la liturgie de la parole et la liturgie eucharistique forment un tout.

Parfois, quand on célèbre en semaine, il y a peu de monde et on est juste en face. On voit quelqu'un qui arrive juste à la fin de la consécration, qui communie et qui repart. Ça ne marche pas comme ça ! Enfin, la personne reçoit le corps du Christ, bien sûr, mais la pédagogie de la liturgie est justement de nous préparer à recevoir la communion.

Ce n'est pas une consommation, ce n'est pas un supermarché ou un drive où l'on arrive, on prend et on repart. Alors « se tailler une messe », c'est peut-être moins pire, mais ce n'est pas l'idéal. Ce n'est pas qu'une question de discipline ou d'arriver à l'heure ; c'est une question de cohérence. Plus on travaillera sur cette cohérence, plus on vivra la liturgie.

Le mystère nuptial de l'Eucharistie

Laissez-vous guider par la liturgie. Je voulais vous en parler hier, mais ça a été un peu rapide : c'est toute la dimension nuptiale, car elle est très importante pour l'adoration.

L'Eucharistie est un mystère sponsal, nuptial ou conjugal. Elle est au cœur de la foi de l'Église parce qu'elle est le mystère d'une présence. Non pas une présence symbolique ou seulement spirituelle, mais, comme dit le Catéchisme, la présence réelle et substantielle du Christ lui-même qui se donne à son Église.

Cette présence ne peut jamais être séparée de l'amour qui la motive. C'est la présence d'un Christ qui nous aime jusqu'au bout. C'est ainsi que commence le récit du lavement des pieds que nous lisons le Jeudi Saint au soir : « Les ayant aimés, il les aima jusqu'au bout. » Et ce « jusqu'au bout » nous ouvre précisément dans la perspective nuptiale : c'est l'Époux qui se livre pour son Épouse.

Nous n'y sommes peut-être pas très habitués. Jean-Paul II nous a énormément fait avancer sur cette symbolique qui était pourtant très présente chez les Pères de l'Église, mais que nous avons un peu oubliée. Dans ses catéchèses sur l'amour humain, il nous a remis dans cette perspective : le Christ est le nouvel Adam qui, par son obéissance, vient racheter la désobéissance d'Adam, mais il est aussi le Christ Époux qui vient rétablir l'harmonie que le péché avait brisée. Vous vous souvenez des deux premiers chapitres de la Genèse ? Le premier récit, le récit sacerdotal, montre une création en six jours plus le septième. Elle va du plus général au plus particulier dans une forme d'ascension, dont le couronnement est la création de l'homme et de la femme à l'image et à la ressemblance de Dieu.

Au chapitre 2, vous avez l'autre récit. L'homme indéterminé, Adam, est créé en premier et Dieu le place dans un jardin. Dieu fabrique petit à petit le reste de la création et l'amène à l'homme pour qu'il lui donne un nom. Donner un nom, dans la perspective biblique, manifeste une transcendance. C'est pour cela qu'on ne peut pas prononcer le nom de Dieu, car le prononcer reviendrait à vouloir être supérieur à Dieu. C'est Dieu qui donne et change les noms : « Tu t'appelais Abram, tu t'appelleras Abraham ; tu t'appelais Simon, tu t'appelleras Pierre. » Ici, l'homme donne un nom aux animaux, ce qui montre qu'il est transcendant par rapport à eux.

Puis le récit nous dit que l'homme ne trouve pas une aide qui lui soit semblable. Dieu pratique alors cette mystérieuse opération chirurgicale : il le plonge dans un sommeil mystérieux qui montre que Dieu a l'initiative. L'homme s'endort indéterminé et se réveille homme et femme. Et là, c'est le cri d'admiration de l'homme : « Cette fois, c'est l'os de mes os, la chair de ma chair ! On l'appellera Isha (femme), car elle a été prise de Ish (homme). » La Genèse ajoute : « Ils étaient

nus l'un devant l'autre et ils n'avaient point honte. » Ils découvrent dans leur corps même l'importance de la création à l'image de Dieu. Nous avons souvent l'impression que cette image est uniquement spirituelle. Saint Augustin est passé par là et, à son époque, il luttait contre des hérésies, donc il a forcé un tout petit peu le trait : pour lui, l'image de Dieu était forcément intellectuelle ou spirituelle.

Jean-Paul II a changé la perspective en nous montrant que c'est toute la personne qui est concernée. Ce qui est vraiment à l'image de Dieu, c'est « l'homme-femme », c'est-à-dire la relation de don et d'accueil en vue d'une fécondité. Cette communion est la plus belle image de ce qui se passe dans la Trinité, où le Père et le Fils se donnent et s'accueillent en vue d'une fécondité extraordinaire qu'est l'Esprit Saint. Attention, dans le couple, le mari n'est pas le Père et la femme l'Esprit ; l'image réside dans les relations, pas dans les personnes.

La blessure du péché et la réparation sur la Croix

Qu'est-ce qui se passe immédiatement après avec la chute ?

Une dysharmonie est introduite. Dieu prononce des paroles qui constatent cette rupture. Pour la femme, il dit : « Ta convoitise te portera vers ton mari et lui dominera sur toi. » Nous y voilà : la convoitise (ou la séduction) et la domination.

Ces deux aspects sont l'exact inverse de la communion, c'est-à-dire de l'accueil et du don.

L'accueil, c'est l'ouverture à l'autre, c'est s'oublier pour l'autre. La perversion de cela, c'est la séduction, où j'accueille l'autre mais pour moi. Et quand je domine, je donne, mais pour moi. Le péché est un renversement, une blessure de la communion qui entraîne immédiatement la rupture entre l'homme et la femme, avec la création, et avec Dieu.

C'est là qu'arrive le Christ, le nouvel Adam. Les Pères de l'Église ont aimé trouver toutes les correspondances : de même que la dysharmonie est venue auprès d'un arbre (l'arbre de la connaissance du bien et du mal), il va y avoir un autre arbre, la Croix, sur lequel le Christ va guérir cela d'une manière inouïe et définitive. Il brise la domination en se donnant absolument, en versant sa vie jusqu'à la dernière goutte de son sang. Il est l'Époux qui rétablit la juste relation avec son Épouse, qui est l'Église et l'humanité entière.

Les Pères de l'Église ont même osé considérer la Croix comme un lit nuptial sur lequel sont consommées les noces du Christ et de l'humanité.

Si vous revenez à la veille de la Croix, à la Cène, et que vous vous arrêtez un instant sur les paroles de la consécration dans cette perspective nuptiale, vous verrez que c'est extraordinaire. Quand le Christ dit : « Ceci est mon corps, livré pour vous », ce sont en fait des paroles conjugales. C'est ce qu'un époux dit à son épouse en s'unissant à elle : « Voici mon corps donné pour toi. » Jean-Paul II souligne cette signification très profonde du mystère nuptial. Le Christ n'est pas simplement la tête du corps ou le Sauveur ; il est l'Époux qui se donne d'une manière parfaitement ajustée.

Saint Paul fait ce rapprochement dans la lettre aux Éphésiens – un texte pour les messes de mariage qui fait parfois grincer des dents : « Femmes, soyez soumises à vos maris. »

Mais il faut bien comprendre que c'est comme le Christ est soumis au Père ! Et comme je vous l'ai expliqué hier, la soumission du Christ au Père se fait dans la parfaite égalité. Ce n'est pas un mystère d'inégalité, c'est une dépendance amoureuse. Et la suite du texte dit : « Maris, aimez vos femmes comme le Christ a aimé l'Église et s'est livré pour elle. » C'est encore plus exigeant pour les maris ! Le mystère des noces est un mystère de livraison de soi, pas de domination. Le Christ le manifeste pleinement sur la Croix et l'anticipe de manière sacramentelle dans l'Eucharistie.

Le célibat sacerdotal et l'horizon de l'éternité

Cela explique aussi la convenance extraordinaire du célibat du prêtre. Quand le prêtre parle à la première personne du singulier à la messe, c'est le Christ qui parle en lui. Les raisons profondes du célibat consacré ne sont pas des questions de logistique, pour avoir plus de temps – ça, c'est annexe. C'est un signe double.

D'abord, le signe du Christ Époux (ce qui explique aussi pourquoi le sacerdoce est réservé aux hommes). Quand le prêtre dit « Ceci est mon corps livré pour vous », il le fait in persona Christi, mais il s'y implique totalement. Sa manière à lui de donner son corps, c'est justement de se donner à son Église, à sa paroisse, à sa communauté par la chasteté et l'abstention.

La deuxième raison est la dimension eschatologique. Dans la vie éternelle, on ne se mariera plus ; le célibat est donc une anticipation.

Ici-bas, le mariage est la plus belle image de la vie trinitaire, mais cela reste une image. Dans la vie éternelle, on n'aura plus besoin de passer par le signe du mariage, on sera directement dans la réalité.

Il y a une analogie parfaite avec la communion : dans la vie éternelle, il n'y aura plus de messe. Nous n'aurons plus besoin de passer par le signe sacramentel de la communion – qui est pourtant ici-bas le signe le plus extraordinaire de proximité avec Dieu qu'on puisse imaginer. Dans la vie éternelle, nous serons en communion de corps glorieux et d'esprit avec Dieu, sans passer par le signe. Le célibat nous rappelle que le signe conjugal est magnifique, mais que la réalité sera bien au-delà.

L'adoration : un mouvement du cœur à cœur

Dans le mystère de l'adoration, il y a un mystère d'épousailles qui se vit. C'est ici que s'éclaire la dimension profondément nuptiale de l'Eucharistie : le Christ n'est pas simplement présent, il est présent comme celui qui se donne et qui nous aime. Dans le mystère de la Croix rendu sacramentellement présent, il accomplit l'alliance définitive. Cette alliance n'est pas seulement juridique, elle est nuptiale.

Dans les hymnes de la dédicace des églises – c'est en latin, alors ça passe ! – les textes utilisent des termes très crus, presque de l'ordre de l'union physique, pour parler de la Croix comme le lieu où le Christ s'unit à son Épouse. Les Pères étaient très à l'aise avec cela. Le Christ s'unit à l'Église, mais aussi à l'humanité entière qu'il sauve en se donnant à elle.

Au pied de la Croix, il y a la Vierge Marie, figure de l'Église. Sur la Croix, vous avez le renversement du couple d'Adam et Ève.

Marie est la nouvelle Ève et Jésus le nouvel Adam. Le grand hymne Ave Maris Stella joue sur ce renversement : l'ange Gabriel, en disant « Ave », inverse le nom d' « Eva ». Marie est celle qui a obéi, à l'inverse d'Ève ; le Christ est celui qui a obéi, à l'inverse d'Adam. C'est un nouveau couple.

Marie est à la fois la mère du Christ et l'Épouse du Christ (l'âme humaine face à Dieu). Les psychanalystes nous diraient que nous sommes complètement tordus, mais on s'en fiche ! Les Pères se promenaient là-dedans avec une aisance extraordinaire en faisant vibrer toutes ces harmoniques. On se dit que seul l'Esprit Saint a pu

inventer une chose pareille. Le Christ vient remettre tout ce qui était dysharmonique dans l'ordre.

Dans cette perspective, la présence réelle est inséparable d'un mouvement. Celui qui est présent n'est pas statique : c'est la présence d'un don, d'une offrande, d'un amour qui se livre. Quand vous allez adorer, ce n'est pas statique. Benoît XVI, dans Sacramentum Caritatis, dit que l'Eucharistie est le sacrement de l'amour dans lequel l'amour du Christ devient concrètement présent et agissant. Ce qui est donné dans la communion, c'est l'acte même par lequel le Christ se donne.

La communion n'est pas un self-service, et il ne s'agit pas non plus de recevoir juste « mon petit Jésus pour moi tout seul ». C'est plus que ça : on entre dans un mouvement éternel. Le don du Christ est permanent, il ne cesse de nous sauver. Ce n'est pas un simple anniversaire où l'on se souvient d'un acte passé ; nous sommes rendus présents à un acte éternel, actuellement agissant. Et la communion consiste à nous faire nous-mêmes entrer dans ce mouvement. C'est un mouvement, pas de la statique. Cela change complètement notre manière de vivre l'adoration : on n'est pas spectateurs, on est acteurs, on entre dans ce don.

D'où l'importance d'être dans un lieu comme ici ce matin. On a l'impression que cette présence nous fait entrer dans l'éternité.

La liturgie d'ici-bas est la préfiguration de celle du ciel, un peu comme la projection en polychromie des dessins du cloître que vous voyiez hier sur le mur. La vraie liturgie, c'est celle du ciel, que décrit l'Apocalypse aux chapitres 4 et 5. La nôtre en est une humble évocation.

Dès lors, l'adoration eucharistique apparaît non pas comme une dévotion ajoutée, mais comme la réponse intérieure la plus ajustée à ce mystère nuptial. Car que fait l'Église en adorant ? Elle se tient devant son Seigneur dans l'attitude de l'épouse qui accueille, qui contemple et qui consent. L'adoration est un « demeurer avec » qui prolonge la rencontre inaugurée dans la communion.

Benoît XVI a beaucoup insisté là-dessus. À Rome, pour la Fête-Dieu, c'est extraordinaire : la messe est célébrée dehors à Saint-Jean-de-Latran, puis le Pape commence la procession avec le saint sacrement jusqu'à Sainte-Marie-Majeure. Le lien est très fort entre la célébration et l'adoration. On ne peut pas couper ces deux réalités pour les juxtaposer ; ce sont deux moments d'un même mystère.

Dans la communion, l'Époux se donne ; dans l'adoration, l'Épouse accueille ce don, s'y expose et s'y conforme. La communion réalise l'union, tandis que l'adoration en déploie la conscience. Sans l'adoration, le don risque de ne pas être pleinement accueilli ; sans la communion, l'adoration perd sa source. L'adoration nous permet aussi d'objectiver, de prendre la distance nécessaire par rapport à cette communion qui nous touche au plus intime.

L'initiative de l'amour et l'appel à la mission

Plus profondément encore, la communion elle-même est déjà une forme d'adoration. Recevoir le corps du Christ, c'est entrer dans un accueil total, c'est reconnaître en lui le Seigneur et consentir à être transformé. L'Église ne « prend » pas l'Eucharistie, elle la reçoit. Dans la Règle de Saint Benoît, le mot « prendre » n'est jamais utilisé, c'est toujours le mot « recevoir ». Le moine est celui qui reçoit tout : au moment de sa profession, il chante le psaume « Reçois-moi, Seigneur, selon ta parole et je vivrai ». On reçoit son habit, sa place, sa nourriture, ses frères, son travail, sa liturgie. On ne prend pas. Il y a là une dimension eucharistique très forte. L'Épouse reçoit le don de l'Époux, et ce don appelle une réponse d'amour : silence, gratitude et offrande de soi.

C'est pourquoi l'adoration a cette tonalité nuptiale. Ce n'est pas un exercice intellectuel ou une simple prière vocale ; c'est une présence à une Présence, un cœur à cœur. « Je l'avise et il m'avise », disait le saint Curé d'Ars. C'est là que l'Église apprend à se laisser aimer.

Benoît XVI a passé son pontificat à nous rappeler que c'est toujours Dieu qui prend l'initiative. Notre amour est toujours une réponse. L'amour de Dieu ne dépend pas de nos bonnes actions ; nos bonnes actions sont la réponse à son amour inconditionnel. On n'a pas à cocher des cases pour y avoir droit ! Son amour est absolument gratuit. Mais nous sommes si touchés que nous avons envie d'y répondre. Ce qui est premier, c'est de se laisser aimer.

Dans le silence de l'adoration, l'Épouse se tient devant l'Époux non pas pour « faire » quelque chose, mais pour être avec lui, se laisser regarder et transformer.

Cette transformation est essentielle car l'union sponsale est dynamique : elle tend à configurer l'Épouse à l'Époux. En recevant le corps livré du Christ, l'Église est appelée à devenir elle-même un corps livré, à entrer dans le mouvement d'offrande de son Époux. Ainsi,

l'adoration conduit normalement à la mission. Une adoration qui ne conduirait pas à la mission serait louche ! L'amour reçu dans l'adoration devient amour donné dans la mission.

Dans son petit livre L'Esprit de la liturgie, le cardinal Ratzinger écrit ceci que j'aime beaucoup : « L'adoration est l'acte fondamental de l'homme qui reconnaît Dieu comme Dieu. » Les musulmans seraient d'accord avec nous là-dessus. Mais là où ça change dans la lumière eucharistique, c'est que cette adoration devient une participation à l'amour du Christ, une insertion dans son offrande. C'est l'apprentissage d'une relation où Dieu n'est pas seulement reconnu comme Créateur, mais accueilli comme Époux.

Pour moi, cette question nuptiale est fondamentale. Le lien entre la présence réelle et l'adoration se révèle dans toute sa profondeur : la présence réelle est celle de l'Époux qui se donne, l'adoration est la réponse de l'Épouse qui accueille. On comprend pourquoi Benoît XVI a tant insisté sur cette redécouverte : il ne s'agit pas d'ajouter une pratique de piété, mais de redonner à l'Eucharistie toute sa vérité d'alliance vivante, où nous sommes appelés à devenir ce que nous sommes : l'Épouse qui vit de son Époux.

Alors, ça marche aussi pour les hommes ! C'est plus facile pour les femmes, je vous l'accorde, mais ça marche pour l'âme humaine en général. On utilise le mot « âme » pour éviter des sublimations masculines non ajustées, mais c'est bien la dimension réceptive, féminine, qui est en jeu pour tout le monde. Toute la liturgie de la consécration des vierges ou des moniales est d'ailleurs centrée là-dessus. J'ai eu la chance de présider souvent des consécérations de moniales, et c'est extraordinaire : le prélat y représente le Christ Époux dans un dialogue permanent avec l'épouse. C'est une des plus belles liturgies qui soit.

Je rends grâce à Jean-Paul II de nous avoir fait redécouvrir cette dimension que nous avons un peu perdue, mais qui était si vivante aux premiers siècles. L'adoration n'existait pas encore à cette époque, mais ce que je trouve génial, c'est que Jean-Paul II puis Benoît XVI ont unifié tout cela. Vous vivez quelque chose d'extraordinaire dans l'adoration si vous vous souvenez que ce n'est pas statique, que vous devez vous laisser aimer pour aimer à votre tour, et que cela doit déboucher sur la mission. Le Pape François le disait aussi beaucoup : on ne peut pas sortir de la messe et commencer à dire du mal de son prochain, ça ne marche pas ! C'est la faiblesse humaine, certes, ça nous arrive, mais le mystère eucharistique est profondément

transformant. Ce n'est pas magique ni automatique, c'est un appel à entrer dans cette dimension.

Conclusion : nos petites résurrections

Hier, je vous parlais un peu du texte d'aujourd'hui sur la résurrection de Lazare. C'est absolument extraordinaire car, comme à la SNCF, un train peut en cacher un autre : une résurrection peut en cacher une autre ! Si vous regardez bien le texte, il y a aussi la résurrection de Marie de Béthanie. Au début, elle est prostrée, assise en larmes. Et quand Marthe arrive pour lui dire : « Le Maître est là, il t'appelle », Marie se dresse. Le texte utilise le verbe se mettre debout, qui est le verbe même de la résurrection. Il n'y a pas que Lazare qui ressuscite, Marie ressuscite aussi.

Dans l'Écriture, les résurrections sont souvent présentes de manière un peu cachée. Notre participation au mystère de la Pâque du Christ est un mystère de mort et de résurrection. Notre frère nous l'a très bien expliqué : cela concerne toutes nos petites résurrections quotidiennes. Nous y sommes appelés, et l'Eucharistie, en nous faisant participer au Mystère Pascal, nous fait vivre chaque jour de cette mort au péché et de cette résurrection à la vie nouvelle.